

Après l'euphorie, le PTB piétine

► Après s'être imposé, le parti d'extrême gauche ou extrêmement à gauche plafonne : les sondages sont bof, la stratégie s'ébauche seulement, la participation au pouvoir reste taboue...
► Coup de sonde dans un parti à la recherche d'un second souffle

Un mystérieux parti croise dans les mers francophones, il bat pavillon rouge même s'il embarque désormais un électoral bigarré, bien au-delà des sondages et/ou des dégaus de gauche : vous aurez reconnu le PTB. Un peu l'Arche de Raoul. A l'entame de la ligne droite vers les communales d'octobre 2018 puis les fédérales-législatives-régionales de mai 2019, la question se pose : que font-ils, que veulent-ils, où va ce bateau, à quel parti ? Et aussi : faut-il croire les sondages qui, par vagues successives, ont propulsé très haut le parti d'extrême gauche ou extrêmement de gauche (au choix) avant de le ramener un peu sur terre ?

1 On ne les voit plus, ils cèdent du terrain Le PTB marchait sur l'eau, ce n'est plus le cas. Pour plusieurs raisons. D'abord, parce que le porte-parole vedette, Raoul Hedebouw, qui a tant fait pour populariser le parti côté francophone, a été expédié en mission en Flandre, où le parti ne décolore pas. Ensuite, parce que la conjoncture politique ne leur est pas favorable à première vue : de Lassie et Theo Francken au contrat des F-16 en passant par les visites domiciliaires, les controverses qui ont « fait l'actu » ces derniers mois inspirent peu le PTB. On n'est pas dans le core business du parti de gauche radicale, le « combat social » au sens large.

Et, à vrai dire, ce n'a pas fort non plus quand on y est en plein... Les manifestations syndicales et autres actions dirigées contre la politique du gouvernement fédéral (sauf d'index, pension, marché du travail...)... sont restées improductives ; les grèves et arrêts de travail (des chemins de fer, les TEC) laissent surtout une impression de désordre dans la population ; des luttes capi-

tales symboliquement - on pense à Caterpillar - ont fait flop... Au milieu de ce non-mouvement social, le PTB barbote. Combien de trophées ? Un ancien activiste PTBiste parmi les cheministes « FTB » explique : « Après une adhésion, un contrat de sympathie, on sent une sorte de perte de confiance parmi les travailleurs, une désaffection. Une ligne droite, en résumé, et s'interrompt à propos d'un parti qui recrute des affiliés, qui escalade les hiérarchies syndicales, mais qui ramène peu de résultats concrets dans les luttes sociales... » Ajoutez, à propos de sympathisants, ont proposé très haut le parti d'extrême gauche ou extrêmement de gauche (au choix) avant de le ramener un peu sur terre ?

2 Leur stratégie montre ses limites C'est un cas unique en Belgique : un parti qui vogue entre 10 % et 20 % dans les sondages et qui, à peu de chose près, s'interdit de monter dans une coalition gouvernementale, en tout cas à court terme - on en reparlera peut-être dans dix ans. Pensez à l'appel de Thierry Bodson, à projeter une alliance PS-Ecolo-PTB, réitéré à plusieurs reprises fin 2017, et resté sans réponse : les rouges n'ont pas saisi la perche tendue par le leader de la FGTB wallonne. Quand, en mai 2016, interviewé dans ces colonnes, Raoul Hedebouw indique soudainement à ce sont ses mots - « retrouver l'idée d'un Front populaire » rapport à l'union historique socialistes-réformistes-communistes en France en 1936, sous Leon Blum, son propos n'est pas et arrêté de travail (des chemins de fer, les TEC) laissent surtout une impression de désordre dans la population ; des luttes capi-

un entretien au Soir, semble s'ouvrir au concept d'un « compromis » en politique : aussitôt, le même est longuement interviewé dans *Solidaire*, le journal du parti, où il recadre, corrige, dément, retravaille la ligne droite, et résume le PS est social traître. Ecolo est petit bourgeois, ils ne veulent pas le changement, il n'y a pas de compromis possible. Une ligne droite, en résumé, et le succès du PTB jusqu'à présent, mais qui fait s'interroger aujourd'hui le politologue Pascal Delwit (ULB) : « La question est de savoir comment réagiront les classes populaires, hennuyères, ligéennes ; se satisfiront-elles d'une promesse de changement à un horizon lointain ? On imagine que, de son côté, le PS dirait ceci en substance dans la campagne : "Voter PTB, c'est dévaler le tapis pour un Michel-De-Werter..." »

3 Ils veulent « grandir à leur rythme » Reste que, en matière d'intentions de vote, la baisse enregistrée dans les enquêtes d'opinion récentes ne présente pas forcément un handicap... Politologue lui aussi, Pierre Verjans tranche : « Un résultat tel que celui qui était annoncé dans les sondages il y a quelques mois aurait été catastrophique pour le PTB. Ils n'auraient jamais su gérer. Ils n'ont pas assez de gens formés à la gestion en vue d'un poste ministériel et auraient dû se préparer à négocier des gains avec les collègues de conclusion des accords. Selon moi, le PTB est un parti qui grandit à son rythme, et plus qu'ailleurs. Une thèse de doctorat récente a démontré ceci : le PTB était trop, le PTB était trop... C'est plus confortable de dire, comme Tu fait



Raoul Hedebouw, ancien porte-parole et « figure » du parti, lors d'une manifestation des services publics.

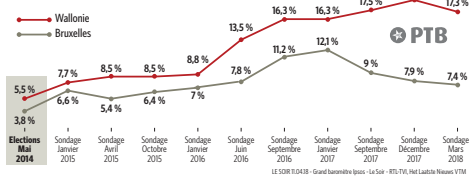
© B. BELLA/L'ARBE DÉTACHÉ

niveau local pour servir le niveau régional ou fédéral ; en Wallonie, on fait de la politique au niveau national ou régional pour rencontrer des intérêts locaux, et là on revient à l'essentiel, la stratégie... en étant très haut comme l'était dans les sondages l'un derrière, le parti ne pouvait plus espérer longtemps la question de la participation au pouvoir, ce qui ne l'arrange pas du tout... »

Raoul Hedebouw, que l'on vise les 10 % des voix, ce qui est plus à la fin, et être ainsi dans une dynamique positive. En plus il n'a rien écrit à l'essentiel, la stratégie... en étant très haut comme l'était dans les sondages l'un derrière, le parti ne pouvait plus espérer longtemps la question de la participation au pouvoir, ce qui ne l'arrange pas du tout... »

La revue *Politique* rappelle que en novembre 2017, David Pestieau, idéologue maison et vice-président du parti (la famille Pestieau est centrale au PTB), expliquant que la participation dans les Régions ou au fédéral en 2019 n'était pas un objectif, avait ponctué : « Nous voulons grandir à notre rythme. » ■ DAVID COPPI BERNARD DÉMONTY

Evolution des intentions de vote du PTB



Hedebouw « Nous créons un rapport de force au niveau local »

ENTRETIEN L'ancien porte-parole et figure du parti demeure le visage le plus médiatique du PTB.

On n'entend plus beaucoup votre parti. Vous êtes-vous essouffé ?
Pas du tout. Nous travaillons d'arrachepied au niveau local. Car nous attend au tournant au niveau communal. Nous devons faire une percée dans les villes et communes où nous n'aurions jamais perçus.

Mais c'est surtout la politique nationale qui a fait votre succès. Ce qu'il nous faut à présent, c'est une implantation locale solide. En Belgique, pour ne pas faire un feu de paille, pour s'implanter durablement, il faut un ancrage local. C'est la colonne vertébrale d'un parti. Le PS a un ancrage solide et si nous voulons devenir cette alternative de gauche, nous devons construire cet ancrage, c'est primordial. Et cela ne se fait pas par communiqués de presse mais par un travail de terrain. Je suis allé à Wavre récemment, « dans la jungle du Premier ministre », je suis aussi allé à Verriers. C'est là que nous devons nous renforcer. Il nous faut cette implantation et un programme adapté aux communes. Cela nous prend beaucoup de temps, mais ce sera largement compensé par une plus grande visibilité aux communes.

Vous parlez de Wavre, de Verriers. Vous visez les villes moyennes ? C'est un élément important, oui. Nous ne visons pas que les grandes villes comme Charleroi ou Bruxelles-Ville. Nous savons que ce n'est pas à Arlon que nous allons

faire des voix. Je pense que si on nous crédite de 10 % globalement, nous pouvons faire plus dans certaines villes. Mais globalement, nous devons avoir les reins solides, et sans ancrage local nous n'arriverons pas.

Vous ne craignez pas que, pendant cette relative absence médiatique, vous perdiez ce que vous avez engrangé ?
Une chose est sûre : cette question de savoir où est le PTB, je ne la ressens pas sur le terrain, bien au contraire. Et la question à laquelle je veux répondre, ce n'est pas « où est le PTB », mais « où est le PTB dans les communes ». Certains disent qu'on ne voit moins, cela ne m'inquiète pas. Quand on ne voit tout le temps, on dit que le PTB est le parti de Raoul. Nous diversifions nos visages. Mais il faut trouver le bon équilibre.

Vous parlez d'ancrage local. Aller au pouvoir dans les communes, c'est possible pour un parti qui refuse les coalitions au niveau régional ou fédéral ?
Oui, car au niveau communal, il n'y a pas les mêmes carcans. Et

« Nous devons faire une percée dans les villes et communes »

nous sommes dans la majorité à Heverloot (Gersers). La question n'est pas de savoir si nous allons au pouvoir, mais avec qui nous y allons. Il faut un minimum de confiance. Prenons Liège, que je connais bien. Quand je vois l'extrême-droite du PS local à notre endroit, et que je constate la manière dont le PS envoie des fleurs au MR, je ne peux pas imaginer grand-chose... Ils ne feront jamais de coalition avec le PTB et je m'en réjouis : je n'en voudrais pas.

Et Ecolo ?
Sur les questions d'éthique, de mobilisation, je me sens plus en phase avec eux. En tout cas avec ceux qui, chez eux, sont de la gauche, parce que nous ne voyons pas trop bien.

Viennent ensuite les régionales, fédérales et européennes. Là, les sondages sont moins bons. J'ai toujours dit que nous devrions faire entre 10 et 20 %, cela ne semble pas se démentir. Nous sommes dans une séquence historique, avec un créneau de 10-15 % pour la gauche radicale. Mais nous sommes un des seuls partis à dire que, même au sommet, ce sera compliqué. Il faut les reins solides et le PS ne les avait pas quand il a accepté la chasse aux chômeurs (la limitation dans le temps des allocations d'insertion, NDLR). Il faut construire le rapport de force, et il commence à la racine, au niveau local. C'est tout le sens de ce que nous nous attelons pour le moment.

Propos recueillis par BERNARD DÉMONTY

LE KROLL



L'ACTEUR

Pressenti pour suppléer Emery au PSG, l'entraîneur allemand va devoir apprendre à gérer les stars. Ayant fait de l'excellent besoin à Mayence puis à Dortmund, il était aussi désiré par le Bayern, Arsenal...

Depuis son départ de Dortmund, Tuchel a la quantité de bouquins spécialisés, a voyagé aux quatre coins de l'Europe, rencontré d'autres entraîneurs pour confronter sa vision, continuer à apprendre. © PHOTO NEWS

THOMAS TUCHEL, UN « PARIS » À LA HAUTEUR DE SON AMBITION

Pour les pressions allemande, le contrat de deux ans (assorté d'une option d'un an supplémentaire) aurait déjà été signé dans un hôtel de Doha. Pour l'équipe, il est encore « prématuré d'affirmer que le deal a été parachevé, mais son officialisation n'est plus qu'une question de temps ». Saut retournement de situation, Thomas Tuchel, 44 ans, prendra bel et bien place, dès la saison prochaine, sur le banc du PSG en remplacement d'Unai Emery. Malgré un CV plus alléchant sur papier, l'Espagnol n'aura en effet jamais réussi à faire décoller le projet PSG, à tout le moins sur la scène européenne.

Egalement sondé par Leverkusen, les Ligue, Everton, Bilbao ou Arsenal, entre autres, son successeur a pris le temps de la réflexion même s'il sait qu'il devra impérativement faire mieux qu'un quart de finale de Ligue des champions s'il entend prolonger cette expérience hors normes. Libre de tout contrat depuis son éviction de Dortmund, le 30 mai 2017, l'Allemand a en tout cas pris un peu de recul par rapport à ce milieu du foot qui nourrit et pimente sa vie. L'épisode du car de Dortmund visé par trois bombes le jour d'un quart de finale de C1 face à Monaco (disputé le lendemain et perdu 2-3), l'a énormément fait réfléchir. « Sans cela, je serais sans doute encore l'entraîneur de Dortmund », déclare-t-il récemment en restant vague sur ses relations houleuses avec le directeur exécutif, Hans-Joachim Watzke. Modeste défenseur durant les années 90, Tuchel s'était rapidement tourné vers le métier d'entraîneur. Après avoir dirigé des jeunes, il avait reçu une première chance au plus haut niveau à 36 ans. À Mayence, qui l'a dirigé entre 2009 et 2014, il réalise de belles choses, ce qui lui ouvre les portes de Dortmund. Avec le Borussia, Tuchel réussit à atteindre les quarts de finale

de la Ligue de champions mais aussi la finale de Coupe d'Allemagne à deux reprises (défaite, 1 victoire). Proche de son nouveau, Tuchel ne cache pas qu'il s'inscrit dans la lignée de Pep Guardiola, avec qui il communique fréquemment et qui dit de lui qu'il « a tout des plus grands ». Adepte d'un jeu de possession où la circulation de balle est rapide, il se singularise aussi par sa faculté d'adaptation extrême. Pour lui, le système tactique peut évoluer constamment en fonction de faits de match ou de la forme du jour des deux équipes. Ce qui démontre une grande faculté d'adaptation mais ne plait pas toujours à certains joueurs. « Avec lui, il n'est pas rare que l'on change de système à 3 ou 4 reprises en cours de match », explique-t-il récemment André Schürrle, qui a travaillé sous ses ordres à Mayence et à Dortmund. « Comme moi, c'est quelque un d'un peu fou, renchérit Pierre-Emérék Aubameyang. On dirait que son style de jeu ressemble un peu à celui de Guardiola. En tout cas, c'est le même esprit. » En réalité, le défi proposé par Paris est à la hauteur de l'ambition de Tuchel : imense.

VINCENT JOSÉPHY

J'Y VOIS CLAIR

Les 12-18 ans sont-ils surmédicamentés ?

Les recours aux médicaments se banalisent chez les adolescents, selon une étude des Mutualités libres. Un 12-18 ans sur dix prend au moins un médicament sur ordonnance par an.

Les antibiotiques, pas automédicaments ? Une étude des Mutualités libres montre que le message n'est pas vraiment passé chez nos jeunes. L'organisme a analysé les données de remboursements des médicaments les plus fréquemment prescrits et a constaté que leurs 200.000 affiliés âgés de 12 à 18 ans en 2016. « Au total, 56 % de nos adolescents prennent au moins un médicament sur prescription par an », observe Gingör Karakaya, le économiste de la santé pour les Mutualités libres et auteur de l'étude. **Antibiotiques et anti-inflammatoires.** « Au hit-parade des molécules prescrites, les antibiotiques restent au top, poursuit le docteur Dominique de Temmerman. Au hit-parade des molécules prescrites, les antibiotiques restent au top mal au crâne » est devenu un geste anodin. « Alors prescrit-on trop de pilules à nos enfants ? S'il est complexe de répondre à cette question en l'absence d'un diagnostic individuel, il faut interroger la banalisation du recours aux médicaments, surtout aussi jeune. « La surmédication fait désormais partie de notre culture, confirme l'experte. Parmi nos confrères, les généralistes me rapportent combien prescrire un médicament fait partie de la tradition de toute consultation. Les gens sont en demande de coquets, sinon ils n'ont pas

l'impression d'avoir été soignés ! » **Penser aux autres solutions.** Autre constat : « Il ne faut pas minimiser le rôle capital des médicaments, mais il faut parfois être plus à l'écoute des symptômes de son corps, poursuit le docteur. Je pense à mon propre fils en train d'étudier et qui se plaint d'un mal de tête. Je lui propose un comprimé, il me répond qu'il va plutôt aller courir, prendre l'air. Face aux conséquences des difficultés de l'adolescence telles que l'anxiété, le stress... on ne peut qu'encourager à prendre davantage en considération ces moyens non médicamenteux ou les modifications du mode de vie, avant de passer aux comprimés. » Exercer une activité physique, lutter contre l'addiction aux écrans ou ne pas fumer devraient être remis au goût du jour. Le docteur rappelle l'importance de l'aspect psychologique dans les soins, évoquant notamment la méditation comme moyen de soulager certains symptômes du stress : « Mais attention, il ne s'agit pas de pratiquer l'automédication. Il est important de dialoguer avec un professionnel et un symptôme prolongé ou sévère doit en effet toujours faire l'objet d'un diagnostic. »



MARIE THÉRÈSE

D.C.I. & B.D.Y.